

Jacob, Jacob

Du même auteur

En retard pour la guerre
Éditions de l'Olivier, 2006
sous le titre *Ultimatum*, Points n° P2041

Les Âmes sœurs
Éditions de l'Olivier, 2010
Points n° P2539

Mensonges
Éditions de l'Olivier, 2011

Chez d'autres éditeurs

Quand j'étais soldate
L'école des loisirs, « Médium », 2002

Une bouteille dans la mer de Gaza
L'école des loisirs, « Médium », 2005

Le Blues de Kippour
Éditions Naïve, 2010

VALÉRIE ZENATTI

Jacob, Jacob

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0169.5

© Éditions de l'Olivier, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Oh ! oui, c'était ainsi, la vie de cet enfant avait été ainsi, la vie avait été ainsi dans l'île pauvre du quartier, liée par la nécessité toute nue, au milieu d'une famille infirme et ignorante, avec son jeune sang grondant, un appétit dévorant de la vie, l'intelligence farouche et avide, et tout au long un délire de joie coupé par les brusques coups d'arrêt que lui infligeait un monde inconnu.

Albert Camus, *Le Premier Homme*

I

Un désir confus et violent l'a mené là, au sommet de la montagne rocheuse, dans la poussière maculée de fientes d'oiseaux, parmi les cèdres et les cyprès noirs qui accrochent le regard, le retiennent une poignée de secondes avant de le libérer vers la plaine écrasée de soleil. À cette distance, les cascades paraissent immobiles, voiles mousseux peints dans l'unique but de souligner les saignées qui courent le long des gorges. En surplomb, les falaises accueillent dans leurs flancs des massifs de figues de Barbarie, puis s'élèvent dans une nudité totale : la roche a été brusquement coupée ici par une lame mystérieuse et s'étage en tranches brunes. Encore un mouvement du visage, et ses yeux distinguent le pont. Trait d'union solide suspendu entre deux pylônes de pierre blanche, il confère à la ville son caractère de forteresse, la reliant à l'hôpital et, un peu plus loin, à la gare, au monument aux morts et au cimetière.

Jacob jette un coup d'œil à la montre reçue pour ses treize ans. Portée au poignet, elle lui donne une allure plus dégagée que les montres de gousset de ses aînés imposant la lenteur, un arrêt pour être sorties de la poche, alors que lui peut consulter la sienne d'un bref regard. Six ans que les aiguilles marquent le temps pour lui, la trotteuse est agaçante et fascinante, tou-

jours trop pressée, accélérant le temps quand lui voudrait le retenir, Jacob rêve, souvent, il pense au premier jour où il a traversé le pont suspendu avec Abraham, ce n'était peut-être pas la première fois d'ailleurs, mais c'est le premier souvenir qu'il en a. Il s'était arrêté pour regarder en bas, son frère l'avait tiré par la manche, viens, c'est dangereux, ne te penche pas, mais il s'était senti absorbé par le vide sous lui, minuscule et puissant, il dominait la ville et les gorges, c'était grisant d'être *au-dessus*, lui qui d'ordinaire devait lever la tête s'il voulait voir autre chose que les genoux des adultes, les pieds des tables et les éclaboussures maculant les murs dans la rue ; il avait tendu les bras pour toucher le ciel, découvre la peur délicieuse qui étreignait tous ceux qui passaient sur le pont, si extraordinaire qu'il fallait quatre noms pour le désigner, le pont suspendu, le pont Sidi M'cid, le pont du Rhumel, la passerelle des vertiges.

Il frissonne, tourne le dos à la plaine qu'il lui a suffi de regarder pour la sentir sous ses pieds, hésite entre dévaler la pente ou marcher lentement en longeant l'hôpital, franchir le pont d'un pas délié, y marquer une pause, étirer le temps, faire entrer en lui chaque parcelle du paysage, même s'il sait qu'il ne pourra jamais le contenir tout entier. Il s'y est déjà essayé, il le fixe puis ferme les yeux, tente de se souvenir de ce qu'il a capturé mais un détail toujours lui échappe, et puis le paysage n'est jamais le même, quoi qu'on en pense, la lumière s'ingénie à peindre les pierres dans des teintes allant de l'argent au noir, et les jours où le ciel détrempé se remet à peine de l'orage, une lumière dorée éclabousse les falaises.

Les visions qui se bousculent en lui le remplissent d'une

excitation presque insupportable, la beauté grave du lieu dilate sa poitrine, il court sur la passerelle métallique en direction du pylône ouest, un camion passe en soulevant sous ses roues un vacarme de tôle entrechoquée, transmettant un deuxième frisson à Jacob, qui descend vers la ville, foulées régulières accordées à sa respiration, les mots martèlent ses tempes, quand les résultats, du baccalauréat, arriveront, je serai, déjà, parti, l'entraînement, les classes, ils appellent ça, les classes, à dix-huit ans, on passe, d'une classe aux classes, mais ça n'a rien à voir, plus jamais, assis, à écouter monsieur Baumert, lire Hugo, Balzac, Flaubert, plus jamais, le latin, dominus, domine, dominum, domini, domino, domino, le latin, comme un jeu, comme une langue qui s'amuse, qui étonne mon père, fait sourire ma mère, à quoi ça sert le latin, à être instruit, à comprendre le français, autrement, il est la loupe, qui permet de distinguer, les subtilités de la langue, dit monsieur Baumert, il est le soleil, qui fait miroiter, les éclats de la langue, il est une autre façon, de dire le monde, que l'arabe, la langue de ma mère, la langue de mon père, que le français, la langue venue parler ici, depuis bientôt cent ans, la langue du Nord qui a décidé, de se mêler, à la langue du Sud, conjugaisons si compliquées, futur antérieur, imparfait du subjonctif, temps si peu maîtrisés par les habitants des ruelles étroites du quartier juif et arabe surpeuplé où Jacob se cogne à présent aux femmes qui hésitent entre dix tissus pour recouvrir un fauteuil, coudre des robes de fiançailles, des rideaux, satin ou coton ? unis ou brodés d'or ? il bouscule les cordonniers les plus pauvres qui n'ont d'autre échoppe

que leur valise ouverte sur une table, leurs outils alignés près d'une montagne de talons, ils réparent les souliers vite et pour pas cher, leurs cris se perdent un peu plus loin, assourdis par les sacs en toile de jute qui abritent des kilos d'épices, paprika, cannelle, cumin, piment, curcuma, poudre de rose, grains de carvi, de coriandre, clous de girofle, nigelle, menthe séchée réveillent la faim dans le ventre de Jacob, il se faufile entre les clients qui sortent lentement des bijouteries, on ne va pas une seule fois dans une bijouterie mais cinq ou six, on soupèse, on réfléchit, le bijou à offrir est-il trop lourd ou pas assez ? témoigne-t-il d'une richesse coupable, enviée, ou d'une radinerie ? Jacob arrache sur son passage des lambeaux de conversations qui lui permettent de deviner les affres des futurs acquéreurs, traverse au pas de course la rue de France, artère principale du quartier, fière de son Monoprix et de ses Galeries parisiennes, il rejoint la rue en pente jusqu'au 15, rue du 26^e de Ligne, où Lucette, occupée à étendre le linge sur la terrasse d'en face est alertée par quelque chose, un mouvement dans les airs, une ombre qui se déplace de mur en mur, tel Peter Pan, elle a tout juste le temps de se pencher au-dessus de la balustrade pour voir Jacob s'engouffrer dans l'immeuble, elle veut immobiliser dans ses yeux la silhouette, pantalon gris et chemise blanche, les cheveux épais dans lesquels elle rêve de passer la main pour les coiffer, les décoiffer, la nuque sur laquelle elle voudrait déposer un baiser, Lucette rêve aussi, souvent, tandis que Jacob grimpe les escaliers quatre à quatre, ouvre la porte au deuxième étage et bouscule Madeleine, sa belle-sœur, en train de ranger la

vaisselle dans le buffet collé à l'entrée, fracas des assiettes, la plus grande s'écrase au sol en morceaux, une autre s'éloigne vers la cuisine en tournoyant comme une toupie, hésite sur la rainure d'un carreau, vacille puis tressaute à plat, Madeleine contemple les débris de faïence, son menton tremble, elle porte les mains à son ventre où deux cœurs battent, s'affolent de sentir la tension qui a envahi l'habitable, je suis désolé, dit Jacob, pardon, et il se baisse pour ramasser les débris, non, ce n'est pas à toi de le faire, mon fils, dit Rachel qui a accouru, et d'un regard bref elle indique à Madeleine de nettoyer les dégâts, et plus vite que ça, il est sept heures et demie, les hommes vont bientôt rentrer.

Dans un coin de la pièce, Fanny et Camille, les petites de Madeleine, jouent avec deux lacets. L'aînée forme des figures que la cadette doit reproduire. Cercle, carré, triangle, une tête, une maison, un sapin comme celui dessiné dans le livre de l'école. L'aînée s'applique, la cadette est plus distraite, elle a levé la tête au vacarme de l'assiette brisée, elle a vu les yeux de sa mère briller trop vivement avant qu'elle ploie son grand corps lourd et s'écorche la paume de la main à un éclat de faïence, les joues de Camille s'enflamment, elle bondit pour l'aider, Madeleine dit, non, tu vas te couper, laisse-moi faire, va jouer avec ta sœur, mais Camille insiste, c'est plus amusant d'être associée aux grands, plus intéressant que de suivre les gestes appliqués de Fanny, elle saisit de ses doigts potelés les éclats inégaux et blancs qu'elle empile sur le plus grand, on croirait une construction de sucre glace, elle résiste à l'envie de porter un morceau à sa bouche pour le croquer, le souffle

chaud et saccadé de sa mère emplit son oreille, elle n'ose regarder le visage congestionné par l'effort, se penche vers le ventre énorme où on lui a dit que deux bébés grandissaient, elle se demande s'ils se battent parfois, se flanquent des coups pour avoir la meilleure place. Quand ils seront là, elle cessera d'être la plus petite, on ne lui dira plus, baisse les yeux quand tu parles à un adulte, mais si, on le lui dira puisque même sa mère baisse les yeux quand elle s'adresse à son mari ou à son beau-père, et sa voix se strie alors de filaments rauques qui intriguent et attristent Camille. Viens, lui dit Jacob, je vais t'apprendre à voler, et il s'allonge sur le dos à même le sol, plie ses jambes pour accueillir le ventre de la petite qui s'enfonce doucement dans ses genoux, puis il saisit ses poignets et pointe brusquement ses pieds vers le plafond pour la propulser en l'air en criant l'avion décolle, et ses lèvres vrombissent, l'avion vole, et sa voix module des sons sifflants, attention il y a une tempête, et ses jambes battent dans les airs pour faire tressauter Camille qui n'en peut plus de rire. Rachel fait une petite grimace, Jacob n'a plus l'âge de ces jeux, il vient d'avoir dix-neuf ans, mais allongé ainsi sur le carrelage du salon il a l'air d'un gosse, il risque un tour de reins, il ne pourra pas partir à l'armée. Elle ferre l'idée qui l'a traversée, l'isole du flot de ses pensées, la contemple. Un tour de reins, finalement, ce serait bien. Jacob ne partirait pas. Qui sait ce qu'ils vont faire de lui là-bas, où vont-ils l'envoyer, un tour de reins et il serait réformé, comme Abraham naguère, pour des raisons de santé que personne n'avait pris la peine de leur expliquer, il resterait à la maison près d'elle, son petit, son dernier, quelques

années encore dans la tiédeur de ses ailes avant qu'une femme s'empare de lui, elle aura intérêt à l'aimer, à le choyer, encore, encore, crie Camille sans remarquer que Fanny la fixe d'un regard amer, sourcils fournis froncés, elle aimerait bien décoller elle aussi, se sentir détachée du monde et survoler Jacob, heureux de voir les traits de sa nièce se plisser de peur feinte et de plaisir réel, joyeux du pouvoir aérien qui lui est soudain conféré, encore, encore, s'égosille Camille, mais,

des pas lourds dans l'escalier intiment aux femmes d'accélérer leurs gestes et à Jacob de reprendre une position décente, il improvise un atterrissage forcé et se redresse en faisant semblant de chercher quelque chose dans la poche de son pantalon. La porte s'ouvre sur Haïm et Abraham. Mêmes cheveux bruns coupés court, même regard sévère, même moustache aux pointes fièrement relevées et pourtant si différents, le père est épais, il s'est élargi au fil des années comme le tronc d'un arbre, soixante-trois couches de graisse indiquent son âge, la pièce rétrécit dès son entrée, et s'assombrit aussi, son fils aîné quant à lui est frêle, ses traits délicats d'homme de quarante ans évoquent une beauté possible, envisageable, n'étaient cette mine préoccupée qui les durcit et l'entaille douloureuse au coin des yeux. Ils rentrent de la cordonnerie rue Richepanse, la journée a été mauvaise, les clients, appauvris par les répercussions de la guerre, ont privilégié les cordonniers à la sauvette plutôt que deux vrais artisans qui prennent le temps de coudre le cuir sans le fragiliser, sans le casser, heureusement la soupe est prête, les effluves de viande bouillie, de cumin, de tomate et de coriandre les détendent un peu. Madeleine les débarrasse de

leur veste, ils tiennent, c'est l'élégance des pauvres, à en porter une même lorsqu'il fait chaud. Elle leur tend un broc et une bassine, ils se lavent les mains, s'installent à table avec Jacob et Rachel, les petites attendent leur bol, assises sur des gros coussins où les rejoindra leur mère. Madeleine sait qu'elle doit servir aux hommes le haut de la marmite, le bouillon y est plus gras, plus goûteux, elle ajoute un morceau de viande à chacun, le quatrième sera pour Rachel, elle et ses enfants se contenteront du bouillon clair, avec un peu de chance un minuscule morceau de viande se sera perdu au fond de la marmite, elle pourra le réserver pour son grand garçon, Gabriel, mais où est donc Gabriel, demande Haïm de sa voix qui gronde.

Tous les regards se tournent vers Madeleine. Elle secoue la tête en fixant la marmite comme si elle espérait s'y noyer. Abraham tape du poing sur la table et pousse un juron qui, à travers Gabriel, insulte sa femme dans son intimité et sa maternité. Le rouge monte aux joues de Madeleine, gagne son front, jamais son père n'a parlé ainsi à sa mère, encore moins devant témoins, et la pensée de ses parents, le père mort, la mère à des centaines de kilomètres, lui serre la gorge, dans une crispation devenue familière depuis dix ans, elle appelle ça le *ouahch*, elle ne connaît pas de mot en français pour dire la tristesse liée au manque.

Rachel se lamente, *ya rabbi sidi*, où est encore passé ce garçon ? Huit ans à peine et déjà un voyou qui traîne n'importe où. Jacob dit qu'il l'a vu partir faire ses devoirs chez son copain Maurice. Il ment. C'est la fin de l'année, les maîtres ne donnent plus de devoirs, mais les deux cordonniers ne

relèvent pas, l'école demeure un monde opaque pour eux, indéchiffrable, ils savent uniquement que les professeurs ont de l'instruction et que cela leur offre une forme de suprématie, ils s'expriment vite avec des mots incompréhensibles et portent sur leur visage le masque des gens sûrs d'eux, ils peuvent se permettre de sourire, de rester calme, le pouvoir est de leur côté, la maîtresse de Fanny a ainsi décidé que la petite redoublerait parce qu'il y avait des taches de gras sur un livre prêté par l'école. Camille avait voulu le feuilleter après avoir mangé des gâteaux, elle ne s'était pas lavé les mains, pressée de regarder les images. Quand Madeleine s'en était aperçue, elle avait tenté en vain d'éponger le gras, versé du sel sur les pages souillées, maintenu le livre ouvert au-dessus du poêle, rien n'y avait fait, Fanny redoublera malgré ses bonnes notes, malgré son sérieux et sa docilité qui tranchent tant avec la fronde de Gabriel, Albert et Haïm soupirent. Ils veulent manger tranquilles, s'abandonner à la chaleur de la soupe, au tabac qu'ils rouleront bientôt en grosses cigarettes brunes, peut-être aussi à l'alcool de prune rapporté par un client de la métropole avant-guerre, une bouteille longue et fine comme le cou d'un cygne, sanctifiée parce que venue de loin. Haïm l'extirpe du buffet deux fois par an, pour la nouvelle année juive et lors d'un événement exceptionnel, ce soir c'en est un, le départ à l'armée de Jacob, mais cet enchaînement parfait – la soupe, le tabac, l'alcool – est rompu par l'absence de Gabriel, il faut bien que quelqu'un aille le chercher, ce gosse. Jacob se lève, Rachel proteste, tu pars demain, tu as droit à un dernier repas chaud, qui sait ce qu'on va te donner à manger là-bas, et

puis j'ai acheté des pêches pour le dessert, des belles pêches chères et juteuses, il ne faut pas couper la digestion en plein milieu comme ça, tu vas mal dormir, mais Jacob la repousse affectueusement et part à la recherche de Gabriel, son neveu en âge d'être son petit frère. Au début du printemps, Jacob lui a appris à faire des ricochets dans la piscine naturelle de Sidi M'cid. À quoi ça sert de faire sauter une pierre sur l'eau ? avait demandé Gabriel. À rien, lui avait répondu Jacob, mais si tu tiens la pierre assez longtemps dans ta main, si tu la serres pour sentir ses deux faces lisses entrer dans ta chair, elle fait un peu partie de toi et quand elle bondit sur l'eau, c'est comme si toi, tu avais ce pouvoir, tu sais que les catholiques, ils disent que Jésus a marché sur l'eau, c'est drôle hein, et Gabriel avait aussitôt entrepris de choisir les meilleurs cailloux. Les premiers avaient coulé lamentablement. C'est pas grave, tu y arriveras la prochaine fois, avait dit Jacob, personne ne réussit du premier coup, mais Gabriel avait poursuivi ses lancers, refusant de renoncer, toute la volonté de ses huit ans concentrée dans son regard et son bras. Il voulait éprouver ce dont Jacob lui avait parlé, il voulait courir sur l'eau et au trentième essai, ou peut-être était-ce le cinquantième, il y était parvenu, la pierre s'était transformée en grenouille bondissante, trouant la surface plane de l'eau à quatre reprises, bravo, avait crié Jacob, tu es un champion, et un sourire fier avait éclairé le visage de Gabriel.

Les pas de Jacob découpent le silence dans les ruelles aux stores descendus, les vendeurs à la sauvette se sont volatilisés, plus aucune trace de vie, derrière les volets les familles sont regroupées autour des tables, un air frais et sec a pris pos-

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Corlet Imprimeur S.A. à Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : août 2014. N° 165 ()
Imprimé en France